

Ière PARTIE

**EMPRISE : DERIVES ET
ATTACHES**

Chapitre I

CHAMP, METHODOLOGIE ET HYPOTHESES

L'expression pulsion d'emprise est la traduction française des termes allemands "Bemächtigungstrieb" ou "bewältigungstrieb".

La racine "mächt" signifie pouvoir, force, puissance, empire, autorité, influence ou ascendant.

Elle entre dans la composition de "bemächtigen" : s'emparer (de quelque chose). Elle apparaît aussi dans "machen" qui signifie faire ou produire.

On trouve dans la ligne de "bewältigungstrieb" des mots comme "bewältigen" qui signifie venir à bout de quelque chose, surmonter et "bewältigung", accomplissement et "walten", règne.

Ces précisions sémantiques ne sont pas de pure forme. Elles renvoient tout d'abord à un double emploi, dans le lexique freudien, des mots "Bewältigungstrieb" et "Bemächtigungstrieb". Cette oscillation est reprise par R.DOREY (1981) à travers le couple emprise-maîtrise. Cette polarité pose en dernière instance la question de l'adéquation du terme français utilisé.

B.GRUNBERGER (1959, 1975) introduit le terme d'emprise dans le contexte d'une réflexion sur l'analyse. (p. 178, 1975) :

"Le couple anal sujet-objet est donc dans la forme idéale un couple maître-esclave ("Tu es mon objet, je fais de toi ce que je veux, tu n'as aucune possibilité de t'y opposer"). Il s'agit là d'une position fondamentale qui n'est pas seulement un moyen (pulsion d'emprise) soumis à une finalité qui le dépasse mais un but en soi et que le faisceau génital devra intégrer plus tard, comme tel, quitte à le modifier une fois l'intégration achevée".

Nous reviendrons plus loin en détail sur la position de cet auteur mais il n'est pas sans intérêt de préciser d'emblée certains points.

L'emprise est présentée comme un moyen et nous montrerons qu'en effet elle est le moyen de la satisfaction pulsionnelle (P.DENIS, 1992). B.GRUNBERGER conçoit l'emprise en lien étroit avec l'analité et sur ce point nous essayerons de montrer que l'emprise est à l'oeuvre en deçà d'une "poussée" (FREUD, 1915) contemporaine du stade sadique anal. Nous verrons que FREUD introduit l'emprise dans le cadre de la relation d'objet orale précoce. L'intégration ultérieure de l'emprise au mode de fonctionnement génital (J.BERGERET, 1984) pose la question des destins de la pulsion d'emprise.

Quelles sont les conditions de possibilité de cette transformation ou de cette intégration, pour reprendre les termes de B.GRUNBERGER, au niveau génital et plus largement dans la vie psychique ? S'agit-il d'une fusion, d'une fédération ou d'une sublimation ? Ce processus produit-il un reste non transformable, ou doit-on envisager la transformation de toutes les modalités d'emprise sous la bannière du génital ? Comment traiter le ou les destins de l'emprise dans la psyché ? Quel est, en dernière instance, l'impact de la pulsion de mort sur le destin de l'emprise ?

Cette première ligne ouvre un large champ problématique. Quelle est l'histoire de l'emprise ? Fend-elle naissance lors du stade sadique anal -FREUD évoque en 1915 une "poussée

à l'emprise"- ou doit-on lui supposer d'autres formes, contemporaines de l'oralité ?

Nous défendrons l'usage français de terme **emprise** sans différencier de façon nette **emprise** et **maîtrise**. Nous nous référons pour cela aux différents sens du mot et particulièrement à l'une de ses significations premières.

L'étymologie du terme **emprise** dans notre langue est assez ancienne. Elle procède du latin **imprehendere** (prendre) et est utilisée comme substantif du verbe **emprendre** équivalent du verbe **entreprendre**.

Dans le domaine du droit l'emprise signifie une **mainmise** de l'administration sur une propriété privée. En langage courant elle renvoie à une **domination** intellectuelle ou morale.

L'étymologie donne donc deux sens complémentaires au terme **emprise**. Dans son sens le plus ancien elle réfère à une **prouesse**, une **entreprise**, un **projet** ou une **visée**. Dans son sens le plus courant, cette perspective est le plus souvent retenue par la clinique, elle renvoie à l'idée de **domination**, d'**influence** ou de **mainmise**.

Notre réflexion recouvre exactement les différentes acceptions du terme d'emprise.

Nous défendons l'hypothèse d'un **travail de l'emprise**, d'une **entreprise psychique**, mettant en oeuvre l'appareil d'emprise. Ce travail, dans des modalités que nous interrogerons, étaye les fondements de l'appareil psychique.

En son sens clinique courant, l'emprise pathologique est à la fois un **effet de bord** du travail d'emprise -nul n'échappe en effet à l'emprise et spécifiquement à l'emprise du pulsionnel- et une **trace** de l'échec de ce travail d'emprise.

En d'autres termes le but du travail d'emprise en direction de l'objet serait

l'appropriation de la réalité psychique. Ce travail suppose une **double butée de l'objet** : butée de la satisfaction et butée d'un retrait. Ce dernier point, en particulier, recouvre la part d'ombre ou d'absence co-extensive à l'investissement d'objet.

Nous explorerons la problématique de l'emprise dans ses différentes dimensions.

Le **concept** d'emprise d'abord, qui comprend trois grands axes : appareil d'emprise, pulsion d'emprise et travail d'emprise en connexion avec la double butée de l'objet.

L'**oeuvre** d'emprise ensuite, qui recouvre le champ de la sublimation. Nous n'aborderons que l'aspect de la création littéraire en laissant de côté d'autres champs possibles que les limites de ce travail ne nous autorisent pas à aborder, comme la création musicale ou la sculpture.

Le **transfert** d'emprise enfin, ou le travail de l'emprise dans la cure.

Nos hypothèses peuvent être formulées de la façon suivante :

Hypothèse 1 :

Sur un plan général, nous abordons l'emprise sous l'angle analytique en la considérant de plein droit comme un **concept majeur**. Chemin faisant, nous serons amené à discuter les propositions avancées par un certain nombre d'auteurs. Parmi eux, nous réservons une place particulière à I.HERMANN et J.BOWLBY. La question de l'agrippement et de l'attachement paraît centrale dans la perspective que nous développons. Nous aborderons l'attachement sous forme d'appui en laissant de côté la visée éthologique qui dépasse notre champ d'investigation.

FREUD présente l'emprise en l'articulant doublement.

Elle qualifie un **appareil** dont FREUD ne détaille pas la composition mais dont nous proposons une interprétation. L'appareil d'emprise réfère à l'ensemble main (peau)-oeil-bouche de l'enfant en train de têter.

La notion de **pulsion** d'emprise mérite d'être interrogée à la lumière d'une théorie générale des pulsions. Pulsion sexuelle ou d'auto-conservation, pulsion de mort ou pulsion de vie : l'emprise se ramène répétitivement à l'un ou à l'autre de ces choix. FREUD hésite et il n'est pas possible de tirer de son oeuvre une position définitive. Nous verrons que plusieurs conceptions de l'emprise se succèdent et qu'il faut interroger leur ligne commune dans des textes qui, souvent, ne font aucune référence à l'emprise.

Au plan général nous défendons les deux lignes suivantes :

a) L'emprise ne constitue pas une pulsion en tant que telle. Elle est assimilable à la poussée pulsionnelle, au "morceau d'activité" postulé par FREUD en 1915.

b) La pulsion d'emprise joue dialectiquement avec les conduites d'agrippement et d'attachement. Elle procède d'une séparation primaire qu'elle s'efforce d'annuler. Son but est entièrement soumis au principe de plaisir. Ses destins dépendent étroitement de la qualité des premières relations. En ce sens l'emprise est une sorte de mémoire.

Au terme du parcours nous formulerons deux propositions.

La difficulté à penser l'emprise dans le cadre de la théorie psychanalytique est liée à l'histoire même de la psychanalyse. L'emprise représente et contient les traces de la suggestion et de l'hypnose. Nous essayerons de montrer que FREUD introduit le concept à partir du moment où il se dégage des "pratiques d'emprise" et fonde le dispositif analytique en

tant que tel.

L'emprise représente par ailleurs l'impensé du maternel dans l'oeuvre de FREUD. Nous serons ainsi amené à proposer l'hypothèse suivant laquelle l'emprise figure un mouvement incestueux. Cette voie nous amène à opérer une sorte de renversement. La pulsion de mort nous paraît devoir être pensée à partir de l'emprise et des destins de son travail. Nous suivons en cela les propositions de R. BARANDE (1968) : la pulsion de mort tient la place de contre-investissement d'un voeu incestueux et matricidaire.

Hypothèse 2 :

L'oeuvre de FREUD donne accès à un corpus théorique dans lequel le concept d'emprise tient une place à part. Les contradictions apparentes du destin de ce concept peuvent être pensées à partir de l'hypothèse d'un travail d'emprise, non formulé explicitement par FREUD, mais potentiel dans l'ensemble de ses travaux. Ce travail est effectif dans les différents domaines de la pulsion d'emprise : l'appareillage psychique, le savoir et la création.

Hypothèse 3 :

L'ambiguïté du statut de la pulsion d'emprise chez FREUD se ramène à l'ambiguïté générale du statut de l'objet. Ce n'est, selon nous, qu'en pensant la pulsion d'emprise à partir de l'objet primaire, de l'environnement maternel, qu'on peut envisager une fonction de l'emprise nécessaire aux fondements de la psyché. L'emprise au sens psychopathologique, la relation d'emprise, constituent la trace d'un processus ou la mémoire agie de son échec.

Ces trois hypothèses fondamentales, formulées de façon globale, déterminent un certain nombre de considérations valant comme hypothèses de recherche secondaires.

Nous les énonçons dans l'ordre

chronologique de leur apparition dans le cours du travail.

L'emprise se donne d'abord comme un appareil. L'appareil d'emprise conjoint l'oeil, la bouche et la main dans une visée de **saisie de l'objet**. Cet appareil engage le processus de "jugement d'existence" de l'objet.

Du côté de l'objet, la **fonction "butée"** est la modalité de réponse appropriée à l'emprise. Cette "butée" réfère d'une part à l'expérience de satisfaction procurée par l'objet (P.DENIS, 1992) et d'autre part à son retrait. Ce "refusé" tient à deux facteurs. L'un, de fond, est constitué par la part d'absence présente au coeur de l'investissement (J.GUILLAUMIN, 1989, a b et c). En ce sens on peut dire que l'objet est perdu avant même d'être trouvé. L'autre facteur, plus contingent mais nécessaire, tient à la frustration que l'objet impose à la pulsion d'emprise. Ce modèle est tout entier contenu dans la description du "jeu de la bobine" (1920).

L'emprise peut alors jouer son double rôle de **moyen** à l'égard de la satisfaction pulsionnelle et d'appareillage psychique.

Cet ensemble de propositions nous amène à proposer deux modes de travail de l'emprise : l'emprise **transformatrice** et l'emprise **introjective**. La première a pour fonction de transformer l'environnement de telle façon que les conditions de satisfaction soient réunies. La seconde sous-tend les processus d'auto-transformation tels que l'objet acquiert le statut de représentation.

Nous avancerons l'idée d'une boucle rétroactive entre travail d'emprise et expérience de satisfaction. L'emprise "bien tempérée" est porteuse des traces mnésiques de la satisfaction. A l'inverse, l'emprise "folle" est en recherche de butée sans égard pour l'environnement. Quelques aperçus cliniques nous permettront de montrer en quoi la boucle initiale conditionne le développement ultérieur

de l'investissement.

La désorganisation partielle ou totale des fonctions de l'appareil d'emprise implique la faillite d'une ou plusieurs fonctions moïques : défaut de "butée" de l'objet pour l'anorexie, désorganisation partielle de l'appareil d'emprise chez G. de MAUPASSANT.

Echo de l'origine, articulée à "l'objet de la perte" (J.GUILLAUMIN, 1989 b), l'emprise est **transformation du cramponnement**. Elle constitue la **poussée pulsionnelle** situable dans un processus de séparation. Elle réfère à l'Oedipe originaire (C.LE GUEN, 1974).

Elle est doublement engagée dans la praxis analytique. A la fois comme **contrainte à transférer**, silencieusement énoncée par le cadre et **contrainte du transféré**, en direction de l'analyste. Le destin de cette double emprise organise en partie le processus analytique. Nous proposerons l'hypothèse d'une **déflexion d'emprise** soutenue par le dispositif divan-fauteuil.

Pour faciliter la délimitation du champ, nous consacrerons une première partie à la littérature concernant l'emprise.

Cette revue est nécessaire pour situer en quoi l'emprise, à quelques exceptions près, est difficilement pensée dans une stricte logique psychanalytique.

Nous aborderons alors, dans la deuxième partie, les différents énoncés de FREUD sur l'emprise. Nous essayerons de voir pourquoi l'emprise est de plein droit un concept analytique, comment elle s'articule à la notion de perte et quel type de lien elle entretient avec la satisfaction pulsionnelle.

La troisième section de notre recherche est consacrée au travail de l'emprise.

Nous proposerons deux termes : travail d'emprise et double butée de l'objet. Ces deux

notions seront mises en travail à travers la clinique de l'anorexie mentale à l'adolescence. C'est en relatant certains moments mutatifs d'une cure d'anorexique par le psychodrame analytique individuel que nous pensons mettre en évidence les notions de travail d'emprise et d'objet butée.

En reprenant les premières séances de l'analyse de l'Homme aux rats, mais aussi à travers un début de cure tiré de notre pratique, nous montrerons comment l'emprise organise doublement la séance : **emprise à transférer** et **emprise du transféré**.

En nous appuyant en partie sur l'histoire du cadre analytique, nous essayerons de comprendre en quoi la cure peut être l'occasion d'une reprise, dans d'autres conditions, du travail d'emprise.

La quatrième et dernière partie sera consacrée à un texte de G. de MAUPASSANT. Plusieurs conceptions élaborées dans les trois premières sections de notre recherche seront mises en travail. Cette étude clinique d'un texte dont nous soulignerons les particularités montre comment l'art, ici la création littéraire, **dérive de l'emprise**.

Le texte de MAUPASSANT peut être lu comme le compte rendu clinique d'une faillite partielle des fonctions de l'appareil d'emprise et, globalement, comme le récit d'une **crise de dépersonnalisation**. Nous étayerons notre analyse sur les fonctions du regard, de la bouche et de la main, et nous proposerons, à titre latéral, quelques hypothèses sur le destin tragique de G. de MAUPASSANT.

Nous essayerons de montrer que la dépersonnalisation est une manière de "**dé-prise**" du moi et renvoie, en dernière instance, à un échec du travail de l'emprise.

Chapitre II

EMPRISE, AGRIPPEMENT, ATTACHEMENT

En introduction à la discussion des rapports qu'entretiennent entre eux les notions freudiennes d'appareil et pulsion d'emprise et les concepts de cramponnement (I.HERMANN) et d'attachement (J.BOWLBY), nous ferons quelques remarques.

Il nous semble en effet utile de situer notre propos dans une perspective plus large. Nous ferons une rapide incursion dans deux champs plus ou moins connexes à la psychanalyse sans développer d'argumentation spécifique.

Le premier de ces champs est relatif à la paléontologie.

A.LEROI-GOURHAN (1964) montre que les problèmes liés à l'utilisation de la main, de la face et de la posture de préhension ne représentent qu'une seule et même question. Au niveau strictement paléontologique des différences morphologiques rendent compte de l'unité fonctionnelle main-face.

Cette observation doit être mise en parallèle avec une autre relevant de la neurologie.

L'exploration du cortex cérébral humain fournit quelques éléments intéressants pour notre perspective générale.

Le sillon de Rolando, sur les circonvolutions frontales, abrite une zone motrice primaire (aire 4) dans laquelle on peut repérer avec précision les groupes de neurones qui contrôlent la face, les doigts de la main, les membres supérieurs, le tronc et les membres inférieurs. La quantité de neurones affectée à chaque région du corps est proportionnelle à l'importance du "jeu" de chacune.

Chez l'être humain on trouve, en gros, les proportions suivantes : 80 % de l'aire 4 sont voués au contrôle moteur de la tête et des membres supérieurs. La langue, les lèvres, le larynx, le pharynx, les doigts et les muscles de l'oeil représentent à eux seuls la moitié du total des neurones de l'aire 4. Une telle configuration ne se retrouve pas chez les quadrupèdes et rend compte, chez l'homme, d'un dispositif particulier.

Paléontologie et neurologie indiquent une même direction : la constitution chez l'homme d'un ensemble spécifique qui le différencie des autres espèces et qui trouve une expression corticale particulière.

L'appareillage bouche-main-oeil, dont nous soutenons le rôle original qu'il joue à l'égard de l'emprise, trouve un écho spécifique au plan neurologique. Même si proximité anatomique et proximité fonctionnelle ne peuvent être confondues, il est frappant de constater que des systèmes différents comme la bouche, la musculature des yeux et la main totalisent à eux seuls 80 % des voies d'une même aire corticale.

Ces quelques éléments, repérés à partir d'une méthodologie et d'un corpus spécifiques, ont depuis longtemps attiré l'attention des psychanalystes. Les travaux actuels sur les compétences des nouveaux-nés mettent en évidence la précoce organisation et l'efficacité de l'ensemble fonctionnel main-oeil-bouche.

Nous laisserons de côté ces différents travaux. La masse d'informations est telle qu'un travail de dépouillement prendrait à lui seul un

volume entier. Nous renvoyons donc aux livres récents (S.LEBOVICI, 1983 ; M.FINOL-DOURIEZ, 1984). Les psychanalystes ont été très tôt intéressés par cet ensemble fonctionnel (nous songeons en particulier à R.SPITZ, Trad. Franç. 1968) et ont essayé, dans leur mode d'approche propre, d'en rendre compte.

Pour situer plus précisément les enjeux relatifs à la pulsion d'emprise nous reprendrons successivement les études de I.HERMANN (1943, Trad. Franç. 1972) et J.BOWLBY (1969, Trad. franç. 1978).

I - I. Hermann

Nous devons accorder une place de précurseur à I.HERMANN. Cet auteur appartient à l'école hongroise de psychanalyse, dans la lignée de S.FERENCZI. Nous le considérons comme un précurseur dans la mesure où la théorie de l'attachement décrite plus tard par J.BOWLBY est pratiquement énoncée dès 1943.

I.HERMANN mentionne une seule fois la pulsion d'emprise dans l'ensemble de l'ouvrage. Il propose de la remplacer par la notion d'instinct de cramponnement.

Cet "instinct" comporte plusieurs dimensions :

- Agrippement à l'aide des mains
- happement du sein
- succion du pouce.

L'objet de l'instinct est la mère et le but, l'accomplissement de l'acte de cramponnement.

L'hypothèse centrale de I.HERMANN, dont nous verrons plus loin qu'elle revêt une grande importance heuristique, est la suivante (p. 102, 1972 ; souligné par l'auteur) :

"Le petit de l'homme apparaît non seulement comme capable de se cramponner, mais aussi comme éprouvant cet acte en tant que besoin. *L'enfant est arraché prématurément au corps de sa mère.* Son "incapacité" à s'y maintenir suspendu soit être interprétée comme une inhibition : elle va de pair d'une part avec la pauvreté du système pileux chez l'homme et, d'autre part, avec l'action des institutions propres à la culture. *Le besoin de cramponnement s'est toutefois conservé, et réclame l'état primitif où mère et enfant vivaient inséparables dans l'unité redoublée de leur complétude mutuelle*".

I.HERMANN insiste sur la **coopération étroite de la bouche et des mains** et sur leur interdépendance fondamentale. Pour lui, l'instinct de cramponnement se manifeste dès la naissance et perd de sa vigueur au bout de quelques mois. Nous verrons plus loin que la position de J.BOWLBY diffère sur ce point et suit le développement des comportements d'attachement à travers leur complexité croissante.

Il est possible, à ce niveau, d'opérer une première différenciation. La pulsion d'emprise, introduite par FREUD, ne relève pas d'un montage strictement instinctuel. Il est par ailleurs important de noter que I.HERMANN n'emploie pas le terme instinct dans le sens des éthologistes mais, en peu à la manière anglo-saxonne, comme un équivalent de pulsion.

L'instinct de cramponnement est profondément perturbé en cas de séparation prolongée entre l'enfant et la mère.

Selon l'auteur un **instinct non satisfait ne se résorbe pas ni ne reste sans effet sur la dynamique des événements psychiques.** Cet instinct constitue alors "un point faible" du psychisme. En situation régressive, traumatisme ou perte, cet instinct sera violemment "réactivé". Il ne se manifeste alors pas sous forme directe mais s'exprime toujours sur le mode du compromis : dépendance entretenue,

infantilisme, obstination...

Nous verrons plus loin toute la portée de cette position qui suppose une butée de satisfaction.

De la même façon, la tendance systématique au détachement doit être conçue comme une formation réactionnelle, comme une défense contre l'instinct de cramponnement mais aussi comme la **répétition d'un traumatisme de séparation subi dans la passivité.**

La position de I.HERMANN est proche de celle de FERENCZI et fonde l'hypothèse d'un travail de l'emprise qui, en l'absence d'une suffisante butée de la part de l'objet, débouche sur la complusion de répétition.

En appui sur les travaux de FREUD (1926) I.HERMANN observe que tout objet nouveau attire et inquiète en même temps le jeune enfant (p. 115, souligné par l'auteur) :

"Dans sa peur, l'enfant recule devant l'objet, mais il recule *en direction de celui qu'il considère comme son protecteur* ; il recule vers le plus fort."

Le petit ne se contente pas de se réfugier auprès de sa mère. Par ses pleurs et par ses comportements, il manifeste son désir d'être pris dans les bras et de se cramponner à elle. Ce mouvement est déclenché dans le cadre d'une relation triangulée (p. 115, souligné par l'auteur) :

"La situation primitive qui commande cet état émotif est la suivante : il y a du danger de perdre la position où l'on fait partie de la mère en s'y cramponnant. En dernière instance l'objet d'angoisse, le danger originel s'unissent dans *l'image du père-en-colère s'employant à séparer l'enfant de la mère*".

Ce point de vue évoque, avant-coup, les vues défendues par C.LE GUEN (1974) sur l'Oedipe originaire.

I.HERMANN rapproche le cramponnement avec la conduite des primates et de tous les singes anthropoïdes qui vivent dans les arbres ou, tout du moins, dans la forêt ; ils se cramponnent aux branches des arbres comme ils se cramponnaient à leur mère au début de leur vie (p. 189).

Il propose alors l'hypothèse suivante : la vie dans les arbres ou dans la forêt a connu, chez l'homme, une fin brutale en raison d'un traumatisme qui a frappé l'espèce toute entière. La forêt s'est desséchée. Ces hypothèses, nous y reviendrons, sont proches de celles avancées par FREUD en 1915 dans le manuscrit non publié "Vues d'ensemble sur les névroses de transfert".

Le cramponnement ne signifie pas encore agression, ni d'ailleurs affection proprement dite. **Le cramponnement est conçu comme précurseur de l'agression et de l'affection.**

Le développement du sadisme propre à l'espèce humaine partirait du renoncement aux premiers désirs de cramponnement dont l'intensification régressive tracerait le chemin de l'instinct. Le masochisme se présente alors comme un **désir de détachement réactionnel qui répète le traumatisme initial.**

Nous ferons deux remarques générales.

D'une part, I.HERMANN fait largement appel, dans la ligne de FREUD, à la mémoire phylogénétique. La perte ancestrale de la forêt, conséquence de la glaciation, qui a décramponné l'homme de l'arbre et la mémoire de l'incendie comme "souvenir de l'espèce" rappelant cette perte, sont actualisés dans le regard brillant du "père-en-colère". Il se situe donc dans le droit fil de "Totem et tabou" (1913) et "Inhibition, symptôme et angoisse" (1926). Il n'interroge pas au-delà la valeur figurative de ces reconstructions et ne tient pas compte des conditions de l'environnement primaire et spécifiquement des fantasmes parentaux.

Il fait d'autre part référence à la notion

d'instinct. Il semble toutefois que si l'emprise équivaut au cramponnement, il faut nécessairement la travailler en distinguant ce qui relève d'une disposition innée, c'est à dire d'une série de stéréotypes visant au cramponnement et relève d'un montage instinctif, et ce qui, au moment de la reconnaissance de l'altérité, lui permet d'accéder au statut de "pulsion".

Nous verrons plus loin que ces deux premiers temps font avant coup à un troisième qui intervient aux alentours du huitième mois que R.SPITZ (1968) a décrit comme "peur de l'étranger" et C. LE GUEN (1974) comme "Oedipe originaire".

I.HERMANN est un précurseur mais il n'est pas le seul. En 1943, lorsque paraît son ouvrage sur l'instinct de cramponnement, un autre psychanalyste, d'origine américaine, publie un premier article sur la pulsion d'emprise. Ces deux recherches ne sont guère comparables bien qu'on puisse établir quelques points de concordance intéressants.

Ces deux auteurs mettent en parallèle emprise, activité de travail comme transformation et appropriation du monde et activité de pensée, en tant que dérivées du cramponnement pour l'un, de l'emprise pour l'autre. Ces points communs sont directement connectés aux travaux de FREUD (en particulier l'article de 1911 sur les deux principes).

Mais les différences l'emportent. I.HENDRICK, nous le verrons, s'inscrit dans le droit fil de la psychanalyse nord-américaine alors que I.HERMANN, élève de FERENCZI, se rattache à un courant analytique différent.

Les travaux de I.HERMANN n'ont guère fait l'objet de commentaires de la part des psychanalystes à l'exception de N.ABRAHAM (1978). Il est probable qu'on peut leur reprocher de ramener l'ensemble des mécanismes névrotiques et psychopathologiques à un moule unique, une perturbation plus ou moins violente

de l'instinct de cramponnement. En se référant à la phylogénèse I.HERMANN pousse jusqu'à leur terme un certain nombre de vues avancées par FREUD. De ce point de vue, I.HERMANN peut être rapproché de O.RANK qui proposait l'hypothèse d'un traumatisme de la naissance comme cause ultime des désordres psychiques.

Ces remarques étant faites il faut accorder à la pensée de I.HERMANN une place particulière. Il est regrettable que les travaux actuels sur les compétences du nouveau-né le délaissent. Nombre de conceptions présentes dans son livre sont étonnamment actuelles. J.BOWLBY, en particulier, souvent cité en référence pour ses travaux sur l'attachement, doit beaucoup aux avancées de I.HERMANN. Ce dernier, à la différence de J.BOWLBY, s'inscrit directement dans la lignée de FREUD même s'il hypostasie certaines de ses intuitions.

Nous lui sommes particulièrement redevable de l'articulation emprise et perte d'objet et d'une première élaboration, après FREUD, de l'hypothèse d'un investissement objectal véhiculant en son sein la perte de l'objet.

II - J. Bowlby

La théorie de l'attachement postule que le lien de l'enfant à sa mère est le produit de l'activité d'un certain nombre de **systemes comportementaux** qui ont pour résultat prévisible la proximité de l'enfant par rapport à la mère. Les stimuli qui mettent fin à ces systemes comportementaux sont : entendre, voir ou toucher la mère.

Les systemes d'attachement se développent chez l'enfant comme conséquence de son interaction avec l'environnement familial, et spécifiquement sa mère. La nourriture ne joue qu'un rôle mineur. La proximité avec la mère

constitue, comme dans la conception de I.HERMANN, le but assigné à ces conduites.

Il n'y a pas de comportement d'attachement avant l'apparition de signes montrant que non seulement l'enfant reconnaît la mère mais qu'il se comporte spécifiquement pour maintenir le contact avec elle.

Les enfants possèdent une prédisposition à se comporter selon des modes spéciaux à l'égard des humains de même que les mères se comportent de façon spéciale vis-à-vis des bébés. En orientant le bébé face à elle, la mère lui donne l'occasion de le regarder. En le couchant dans ses bras elle suscite des réponses réflexes qui orientent le bébé vers sa mère et lui permettent d'utiliser la bouche, les bras et les pieds pour la saisir.

Le bébé réagit visuellement à certaines gestalts et focalise particulièrement sur le visage humain. Ces phénomènes étayent l'hypothèse d'un moment favorable proche du mécanisme d'empreinte mis en évidence dans d'autres espèces (K.LORENZ, 1969, 1970).

Le mouvement de tête alternatif est un schème d'action spécifique. Il se présente sous deux formes. Il peut être déclenché par des stimuli tactiles mais il se manifeste aussi, en dehors de toute stimulation extérieure, lorsque l'enfant a faim. La première de ces formes est la plus sophistiquée et oriente la tête, en vue de l'absorption de nourriture, du côté du stimulus.

La séquence happer-sucer appartient aux comportements d'agrippement et d'attachement.

Dès les deuxième et troisième mois, les mouvements d'anticipation qui amènent la tête en position de téter sont guidés par la vue.

Le nouveau né possède une aptitude à s'agripper. Ce comportement est analogue aux conduites d'agrippement des primates. Le réflexe de Moro, en particulier, vise un rapprochement

corporel avec l'objet support. La réaction de préhension instinctive se manifeste à la fois lors d'une stimulation tactile et lorsque le contact est rompu.

Ces conduites deviennent de plus en plus sophistiquées sous le contrôle de la vue. L'enfant ne referme plus sa paume sur n'importe quel objet. Il se montre capable de choisir. **Le contrôle visuel se met en place progressivement à partir du deuxième mois.** Dès que l'enfant reconnaît sa mère il cherche à l'atteindre avec les mains. Plus tard il cherche effectivement à s'agripper à elle lorsqu'il est alarmé.

On observe alors la mise en place d'un système fonctionnel main-oeil.

Le troisième élément que nous rattachons à l'appareil d'emprise, la bouche, relève d'une double appartenance.

L'absorption de nourriture est la conséquence de comportements organisés en chaînes. Cette série d'actions stéréotypées simples -fouissement, happement, succion- est activée par des stimuli en provenance de l'environnement.

L'attachement est indépendant de l'acte de nourriture. Il ne se développe toutefois pas en dehors de la succion. Les bébés s'agrippent à la mère avec les mains et la bouche. La succion non nutritionnelle et le happement du sein maintiennent le contact étroit avec la mère.

Les trois éléments, main, oeil, bouche, peuvent donc être de plein droit considérés comme appartenant à "l'appareil" d'attachement.

Nous terminerons cette revue des positions de J.BOWLBY en insistant sur la fonction globale qu'il attribue aux conduites d'attachement.

Il assigne à l'attachement une fonction fondamentale de protection à l'égard des prédateurs. J.BOWLBY avance trois arguments à l'appui de sa thèse :

- un animal isolé risque davantage d'être attaqué par un prédateur qu'un animal en groupe avec ses congénères.

- le comportement d'attachement est suscité facilement chez les animaux qui, en raison de leur âge ou de leur taille, sont facilement vulnérables.

- le comportement d'attachement est toujours déclenché avec intensité dans les situations d'alarme qui sont couramment des situations dans lesquelles la présence d'un prédateur est suspectée.

Quel est le prédateur présumé de l'être humain ? Doit-on avancer l'hypothèse d'un héritage phylogénétique qui, malgré la disparition effective des prédateurs (léopards etc...), maintiendrait les conduites permettant de s'en protéger ?

L'attachement mérite d'être replacé dans son contexte environnemental. Sera considéré comme "prédateur" tout ce qui est potentiellement susceptible d'éloigner l'enfant de la mère.

Avant d'aborder cette question, il nous faut conclure sur la théorie de l'attachement.

Nous noterons tout d'abord qu'elle met en évidence trois éléments que nous rattachons à l'appareil d'emprise : main, oeil, bouche. Ces trois modalités se coordonnent progressivement afin de permettre une focalisation active sur l'objet d'attachement.

L'ouïe mérite une place à part. Elle informe l'enfant de l'éloignement éventuel de sa mère mais ne constitue pas une modalité active de rapprochement avec elle. En ce sens, seuls la main, la bouche et les yeux concourent à l'agrippement.

La théorie de J.BOWLBY fait apparaître les conduites d'attachement effectif à partir du

moment où l'enfant reconnaît spécifiquement l'objet maternel. Il situe ce moment autour du cinquième mois.

Jusque là, une série de montages stéréotypés se complexifient rapidement. La question se pose pourtant de savoir si, à ce moment, ces facteurs ne font pas l'objet d'une interprétation différente qui, sans être exclusive de la visée de J.BOWLBY, tient compte d'autres paramètres.

On ne peut qu'être frappé par la position résolument anti-métapsychologique de J.BOWLBY. Même s'il se déclare fidèle à l'esprit de l'Esquisse (1895), en étayant sa démarche de façon scientifique, il n'en reste pas moins qu'il opère une sorte de réduction des enjeux psychiques sur des **systèmes d'interactions réciproques** progressivement hiérarchisés et complexifiés.

Nous ne discuterons pas dans le détail des positions de J.BOWLBY. Mais un certain nombre de remarques s'imposent. Il ne dit rien, à notre connaissance, de la pulsion d'emprise ou de l'appareil d'emprise.

Dans un colloque consacré à l'attachement R.ZAZZO (1974) confère à la notion d'attachement un caractère fondamental. Il s'agit en effet de bousculer l'édifice métapsychologique et de remplacer l'appareillage pulsionnel par un "ensemble de données observables et scientifiquement démontrables". Dans l'une de ses interventions J.BOWLBY considère que le thème de l'attachement **délivre de l'obligation d'adhérer à la thèse freudienne selon laquelle le lien de l'enfant à la mère peut être compris exclusivement par la satisfaction du besoin, thèse à laquelle, dit-il, FREUD ne voit aucune alternative.**

Il apparaît au contraire, et en ce sens notre travail constitue une sorte de réponse à cette conception, que les concepts de pulsion d'emprise et d'appareil d'emprise rendent compte au moins en partie d'une telle alternative.

FREUD ne développe pas spécifiquement ces thèmes mais son oeuvre recèle suffisamment d'indications pour qu'il soit possible de penser la question de l'attachement **à partir de l'emprise.**

Nous rejoignons par contre J.BOWLBY lorsqu'il avance que les conduites d'attachement se développent au moment de la séparation mère-enfant. De notre point de vue, cependant, nous nous trouvons alors confronté au **travail d'emprise qui assure les conditions de satisfaction.** En d'autres termes nous défendons l'idée d'une pulsion d'emprise **au service du principe de plaisir** dont la tâche est d'assurer les conditions objectives de la satisfaction.

Les travaux sur l'attachement mettent en évidence un ensemble fonctionnel main, oeil et bouche. Nous verrons que la notion d'appareil d'emprise introduite par FREUD et 1905 va au-delà d'une simple visée fonctionnelle : elle ouvre sur la pulsion de savoir et sur le domaine de la création.

En ce sens la recherche de J.BOWLBY se rattache à une partie, et une partie seulement, de la question de l'emprise. La pulsion d'emprise ouvre en effet sur l'émergence des autoérotismes et la théorie de l'attachement, construite sur le modèle d'interactions réciproques ne peut pas, intrinsèquement, déboucher sur ce qu'on pourrait qualifier d'attachement interne et, en dernière instance, de narcissisme.

Notre dernière remarque concerne à la fois les travaux de I.HERMANN et les hypothèses de J.BOWLBY. Dans l'une et l'autre conception l'idée d'un développement linéaire est présente. Chez J.BOWLBY, en particulier, on observe le développement de schèmes interactifs de plus en plus complexes à partir de conduites d'attachement repérables. Chez I.HERMANN, la mémoire phylogénétique figure des éléments qui relèvent des premiers moments de l'histoire de l'individu et spécifiquement des traces de la rencontre avec l'objet.

Aucune de ces conceptions ne fait appel à la dimension de l'après-coup. Il apparaît toutefois que le "décramponnement" fondateur de l'individualité, s'il équivaut à une perte ou à un traumatisme nécessaires, est repris et travaillé psychiquement à chaque boucle de la spirale développementale. En ce sens les conduites d'attachement doivent être pensées en contre point avec les processus de détachement, de transformation, de deuil et d'après-coup. Nous verrons ce mouvement se déployer dans "Au-delà du principe de plaisir" (1920) à travers le jeu de la bobine.

Nous pensons que l'emprise, en tant qu'appareil et en tant que pulsion, préside à ce travail nécessaire d'attachement et de détachement suivant une modalité proche de celle que FREUD (10 Janvier 1910, cité par E. JONES, 1961, p. 470) confiait secrètement dans une lettre adressée à FERENCZI :

"Il me semble qu'en agissant sur les pulsions sexuelles, nous n'arrivons qu'à réaliser des échanges, des déplacements, jamais des renoncements, des abandons ou la liquidation d'un complexe (ceci est strictement secret) (...) Notre gain thérapeutique consiste en un troc (...) La dernière rognure ne tombe dans le puits qu'avec la mort elle-même".

Chapitre III

L'EMPRISE CONTRAINTE

I) L'emprise de la pensée

Nous avons noté, dans notre introduction, que l'emprise est le plus souvent traitée par l'excès. Excès que nous proposons d'emblée de considérer comme emprise seconde, emprise rétroactive, qui pousse la pensée au débordement ou, autre forme d'excès, à la pure descriptivité.

Cette position mérite d'être illustrée, moins dans le sens d'une administration de preuve, au demeurant peu convaincante, que dans la perspective d'une première problématisation. On pourrait, à juste titre, trouver d'autres textes, en faire l'inventaire, et les opposer diamétralement aux propositions que nous avançons. Il s'agit donc moins de prouver la validité d'une hypothèse que de baliser un trajet et saisir un processus d'autant plus difficile à repérer qu'il se présente, apparemment, comme logique.

Nous donnerons quelques exemples de modèles de pensée qui paraissent relever de cette sorte d'emprise rétroactive sans, pour l'instant, discuter le contenu des propositions énoncées. Nous pourrions d'ailleurs, plus avant dans notre réflexion, nous déclarer d'accord sur un certain nombre de points avec les auteurs dont les

travaux seront maintenant envisagés.

Un ouvrage collectif récent publié sous la direction de J.NADAL (1990) a pour titre "Emprise et Liberté". Ce titre mérite un commentaire. L'accolement de ces deux termes, emprise et liberté, suppose une opposition entre eux. Comme s'il était évident, avant toute réflexion, que l'emprise s'oppose, se différencie ou se démarque de la liberté. Le terme d'emprise fait d'abord ici l'objet d'un glissement sémantique qui justifie son emploi dans un sens particulier, qui équivaut à privation de liberté.

Ce modèle, modèle princeps de glissement, ôte à la conception psychanalytique de l'emprise toute valence métapsychologique. Il y a dans ce titre une véritable opposition de champs non accordés l'un à l'autre. L'emprise, non assignée au corpus analytique, glisse du champ clinique au champ politique.

Dès l'introduction de l'ouvrage, J.NADAL enferme l'emprise dans une ligne précise : elle est hors libido, violence et violence d'état. Cette suite logique, indépendamment des points d'accord que nous pouvons trouver par ailleurs avec la pensée de cet auteur, est assez typique de l'ensemble des travaux qui composent le livre. R.DADOUN situe d'abord l'emprise dans la perspective de l'originaire puis développe le thème du totalitarisme, de la torture et de la terreur par l'intermédiaire du roman de G. ORWELL (1984). Il revient à la question de l'originaire et pose l'hypothèse d'un "principe de terreur" aux fondements de la condition humaine, et à partir de là, produit une analyse de la dictature politique.

Cette circulation qui va de l'individu au groupe, du champ clinique au champ politique, de l'originaire à la dictature, rend compte d'une forme d'emprise intellectuelle.

De la même façon que la relation d'emprise (R.DOREY, 1981) où le lien d'emprise (J.NADAL, 1990) s'exercent sans tenir compte de la

spécificité de l'objet, toute réflexion sur le concept d'emprise risque d'entraîner le non respect des frontières. De la même façon que la dictature abolit les différences individuelles et force les limites du privatif et de l'intimité, la réflexion sur l'emprise passe les barrières des champs du savoir et ne tient aucun compte de leur spécificité.

Notre question est moins de saisir le lien, s'il existe, entre emprise individuelle, relation d'emprise et emprise dictatoriale, que de comprendre ce qui contraint à les penser dans une continuité qui semble aller de soi.

Notre hypothèse est que la pensée est saisie par ce que véhicule la notion d'emprise.

En première approche, la spécificité de ce qui force la pensée et lui imprime le mouvement négateur des spécificités relève de la saisie. D'une certaine façon, la démarche intellectuelle et la logique des processus secondaires supposent que les représentations, dans leur enchaînement, où les différents moments de la démonstration, soit "en prise" les uns avec les autres.

La main qui saisit l'objet et la pensée qui saisit la notion sont autant d'emprises qui permettent soit l'arrêt d'un mouvement, soit son effectuation à volonté par le sujet.

Il y aurait, entre le concept d'emprise saisi comme objet et la pensée qui le vise, une communauté susceptible de rendre compte des dérives observées. Cette communauté tiendrait à l'homomorphisme entre emprise et pensée, l'une et l'autre désignant le même mouvement. Il serait possible de faire de la pensée, de la logique secondaire et de l'intellectualité en général, des dérivés de l'emprise première corporelle.

En d'autres termes, croyant saisir l'emprise, la pensée se saisirait en partie elle-même, viserait sa propre origine et, dans un mouvement tourbillonnaire, se perdrait dans

sa specularité. Ce serait le mouvement lui-même qui nous apprendrait quelque chose sur l'emprise plus que le contenu de la pensée. Ce mouvement n'aurait qu'un but : l'abolition de la différence et de l'altérité. Il renverrait à l'impensable de la perte. La pensée, l'activité intellectuelle, dévoileraient leur but secret : la reconquête de l'unité, l'exorcisme de l'altérité.

Si l'emprise est étroitement liée à la maîtrise de l'objet (FREUD, 1920), elle est aussi un "acte préparatoire qui introduit et assure la maîtrise" (FREUD, 1895). A ce titre, emprise et liaison (bindung) méritent d'être pensées dialectiquement. Notre hypothèse serait de considérer la seconde comme un dérivé de la première. Penser la liaison comme destin psychique de l'emprise implique que le lien, quelle que soit sa nature, vise une secrète négation de l'altérité et protège contre le retour de la détresse originaire.

Cette raison suffit-elle à rendre compte du désintérêt assez général pour la question de l'emprise ? Nous ne le pensons pas, encore que les "effets" de ce concept, qui se ramènent en dernière instance à une forme de pensée animique, jouent un certain rôle. Il apparaît que l'emprise est un concept obscur, mal situable et peu éclairci par FREUD lui-même.

Nous essayerons de montrer que son oeuvre est pourtant riche d'indications explicites et implicites qui permettent de proposer un ou plusieurs ensembles théoriques au sein desquels l'emprise trouve sa place.

Ce concept est également difficile à situer dans une démarche psychanalytique. Il se rattache, par certains de ses côtés, à des aptitudes de type instinctuel comme l'agrippement, le cramponnement ou l'attachement qui ne permettent pas de définir clairement son statut pulsionnel. L'emprise peut alors apparaître comme la part d'instinct qui subsiste en l'homme, peu susceptible, de ce fait, d'intéresser le psychanalyste.

Le carrefour de 1920, avec l'introduction du concept de pulsion de mort, complique un peu plus la situation.

FREUD connecte désormais pulsion d'emprise et pulsion de mort. Il ne varie plus dans la suite de ses travaux et considère l'emprise comme une manifestation de la destructivité. Nous essayerons de montrer que ce point de vue explicite mérite d'être interrogé de très près. Il n'en reste pas moins que l'équivalence pulsion d'emprise-pulsion de mort traverse la littérature psychanalytique de ces dernières années. Ce facteur joue probablement un rôle dans le relatif désintérêt des psychanalystes pour cette notion.

Un dernier point mérite d'être souligné. L'emprise est fréquemment définie comme une conduite ou un ensemble de conduites qui relèvent plus ou moins de la perversion. Cette réduction de l'emprise à l'interactif a pour effet de bloquer toute interrogation sur l'histoire de l'emprise dans l'économie du sujet, sur le sens de ce qu'il conviendrait de traiter comme un symptôme signifiant.

La question de la pulsionnalité de l'emprise n'a pas, dans ces conditions, à être posée. L'emprise ne signifie rien d'autre qu'elle-même, comme si elle était sa propre fin en soi.

Nous avancerons l'hypothèse que l'emprise, la pulsion d'emprise, est une sorte de condensé historique qui mérite d'être largement interrogé au-delà de ses aspects bruyants répétitifs et contraignants.

II - La pulsion d'emprise dans la littérature psychanalytique

Premier constat : M.KLEIN n'a pas recours à ce concept et ses continuateurs les plus proches, ROSENFELD, BION ou MELTZER ne le développent pas en tant que tel. L'emprise n'est pourtant pas absente, indirectement, de leurs élaborations. Des connexions entre ce concept et la pulsion épistémophilique de M.KLEIN ou le mouvement K de BION peuvent être envisagées. Il n'est toutefois pas possible de définir à partir de ces travaux épars une ou plusieurs conceptions kleiniennes relatives à la pulsion d'emprise et à l'appareil d'emprise.

On nous objectera peut-être que l'équivalence, chez M.KLEIN, entre la pulsion épistémophilique et la pulsion d'emprise mérite d'être retenue. Il semble que le caractère pulsionnel de l'emprise est négligé au profit de ses aspects défensifs : envie et identification projective. Mais ce point de vue doit être nuancé. Il serait utile de "travailler" les auteurs kleiniens sous l'angle de l'emprise de façon à recenser les "traces" ou les destins de ce concept dans l'oeuvre de M.KLEIN et de ses successeurs. Cette recension pourrait, à elle seule, faire l'objet d'un travail spécifique.

Ces éléments justifient selon nous, l'absence d'auteurs kleiniens dans cette revue de la littérature psychanalytique.

Deuxième constat : les auteurs qui interrogent la pulsion d'emprise d'un point de vue analytique sont peu nombreux. Leurs travaux sont assez dispersés et mettent le plus souvent l'accent sur l'un ou l'autre des différents aspects de l'emprise. Si l'ensemble donne l'impression de recherches disparates voire hétérogènes, il dessine malgré tout l'éventail des conceptions freudiennes relatives à

l'emprise. Certains auteurs s'attachent essentiellement aux aspects pathogènes, destructeurs ou mortifères de la pulsion d'emprise. D'autres la situent dans une perspective évolutive et interrogent son caractère pulsionnel.

Nous aborderons d'abord les travaux d'un certain nombre d'auteurs qui se sont intéressés, de près ou de loin, à la problématique de l'emprise.

A) L'instinct d'emprise et les frontières du moi

L'emprise n'a pas "bonne presse" dans la littérature psychanalytique. Une des premières références, que nous n'avons malheureusement pas pu nous procurer, est due à Sabina SPIELREIN, en 1912, "La destruction comme cause du devenir". FREUD l'évoque en 1920, dans "Au-delà du principe de plaisir" et qualifie ce travail de "riche en contenu et en pensée mais pas toujours clair". Il serait intéressant, compte tenu de l'histoire de Sabina SPIELREIN, d'aborder cet article sous l'angle de l'emprise. FREUD l'associe au concept de pulsion de mort qu'il introduit dans la théorie analytique.

Une des difficultés relatives au "statut" de l'emprise dans la théorie psychanalytique tient en partie à l'histoire du mouvement et aux diverses crises qui ont marqué sa mise en place. A.ADLER n'est pas loin, avec la "volonté de puissance compensatrice" et son parfum de dissidence. Chez A.ADLER le renversement est complet. Dans son livre de 1912, "Le tempérament nerveux", il énonce clairement que la libido et l'impulsion sexuelle sont subordonnées à la même idée : la volonté de puissance.

A partir de ce substrat il développe, contre FREUD, l'opposition "viril-féminin" qui est appelée à remplacer l'étiologie sexuelle des névroses. On serait tenté de penser, en lisant

A.ADLER, qu'il se situe résolument à l'autre pôle : tout en emprise, rien en sexualité. Son analyse peut être rapprochée de ce que nous développerons plus loin à propos du travail de l'emprise (p. 29, 1976) :

"On doit admettre que, par suite de impossibilités qui s'opposent à la satisfaction immédiate ou suffisamment rapide des impulsions émanant de ses organes, l'enfant se trouve placé dès les premières heures de sa vie extra-utérine, dans une attitude hostile, combative à l'égard du milieu. Il en résulte des tensions et des exaltations des aptitudes organiques (c'est la guerre) que j'ai décrites comme pulsion d'agression".

On pourrait dire, mais ce serait probablement injuste et réducteur, que "tout" ADLER est là : les besoins d'organes aux dépens du sexuel, l'agression contre l'emprise. Nous verrons, dans la suite du travail, que les deux peuvent être connectées. Mais A.ADLER hypostasie une partie du "facteur" emprise et quitte la perspective proprement psychanalytique.

Quelques années plus tard, en 1919, S.FERENCZI publie un article virulent à propos d'un ouvrage "Culture et mécanique" de E.MACH, paru en 1915. L'auteur avance l'hypothèse d'une pulsion d'activité comme source de plaisir permanent. Mais il ne fait aucune référence à la littérature psychanalytique.

Il est "piquant" de constater qu'au même moment ou presque, FREUD observe son petit fils et sa bobine. Mais, dans "Au-delà du principe de plaisir", il postule bien autre chose qu'une pulsion d'activité et montre qu'à travers la manipulation de l'objet l'enfant assure son emprise sur les expériences "impressionnantes".

S.FERENCZI extrait du livre de E.MACH un certain nombre d'éléments qui lui tiennent à coeur. L'analogie entre certaines machines et certains organes, postulée dans le livre, est développée dans le sens introjectif et projectif, c'est-à-dire sous l'angle d'une

extension de la sphère de l'action du moi ("Oeuvres complètes" tome III, p. 49).

Il termine toutefois son article en accordant à E.MACH le titre de psychanalyste. On peut trouver l'ensemble assez "chaudronneux" mais il semble que les arguments de E.MACH en faveur d'une "pulsion d'activité" vont dans le sens des positions freudiennes de 1905 et 1913. Cet auteur aurait décrit une forme de travail de l'emprise.

Nous aurons l'occasion d'interroger précisément la place de l'emprise dans la théorie psychanalytique. Il n'existe pas, à notre connaissance, en dehors de ces quelques références partielles, de travail spécifiquement consacré à l'emprise dans la littérature de l'époque. Exception faite des travaux de FREUD que nous examinerons en détail plus loin, on rencontre, le plus souvent, des études de cas sur le sado-masochisme. La question de la pulsion d'emprise en tant que telle sera abordée pour la première fois au début des années quarante.

Dans une série de trois articles publiés en 1942 et 1943, non traduits en français, I.HENDRICK propose la prise en compte d'une pulsion d'emprise ou "instinct to master". Cette expression signifie littéralement "instinct à maîtriser" mais l'usage (B.GRUNBERGER, 1975) autorise une traduction différente.

I.HENDRICK développe les hypothèses suivantes (1942, p. 40, nous traduisons) :

"Je me réfère au développement d'une capacité à maîtriser une partie de l'environnement. Le besoin primaire d'accomplir les fonctions qui servent ce but sera attribué à une pulsion d'emprise (instinct to master). Je définis par là une pulsion (drive) innée à faire et à apprendre comment faire. Cet instinct semble déterminer davantage le comportement de l'enfant durant les deux premières années que le besoin de plaisir sensuel".

La pulsion d'emprise est d'emblée située dans la sphère non sexuelle. Mieux, elle semble prévalente au cours des deux premières années. En ce sens l'auteur laisse de côté les avancées de FREUD en direction de l'emprise orale (1923), anale (1915) et de l'identification.

I.HENDRICK discute alors la terminologie. L'emploi du terme instinct, en anglais, fait double usage avec celui de pulsion (drive). "Instinct" ou "pulsion" d'emprise est traduit à partir des termes allemands "bewältigungstrieb" et "bemächtigungstrieb". L'auteur différencie cet "instinct to master" d'un "sexual instinct" (pulsion sexuelle).

Le but de la pulsion d'emprise est d'exécuter un acte avec succès sans égard pour sa valeur sensuelle.

Premier point de discussion : cette position se rattache en partie aux thèses américaines relatives à l'énergie neutre du moi. Rappelons au passage que FREUD, en 1905, soutenait que tout acte implique une dépense libidinale par le biais de la coexcitation.

La pulsion d'emprise est, selon I.HENDRICK, le terme approprié parce que toutes les manifestations de cet instinct (manipulation, locomotion, compréhension et raisonnement) sont des manières variées de servir le but ultime : ajuster l'environnement à soi-même.

Dans l'article suivant, "Travail et principe de plaisir" (1943) I.HENDRICK poursuit la description de la pulsion d'emprise (p. 314, nous traduisons) :

"Je nomme les précurseurs des fonctions exécutantes du moi mature (c'est-à-dire l'usage infantile des yeux, des oreilles, des doigts, de la main, de l'appareil locomoteur, de la phonation) des fonctions partielles du moi. La mise en oeuvre de ces fonctions partielles assure le contrôle du monde extérieur au moyen du travail. Quel instinct fournit l'énergie et le besoin afin d'exercer les organes utiles au

travail et, à partir de là, diriger les développements des fonctions intégrées du moi ? Nous supposons que toutes ces fonctions d'exécution, quel que soit l'âge de leur manifestation, sont des réponses à un instinct, différent dans son but, sa visée et son mécanisme de plaisir, de la libido. Nous avons choisi de l'appeler "pulsion à maîtriser" ou "pulsion d'emprise". Il peut être conçu comme un instinct, psychanalytiquement défini comme source de tension biologique poussant (impelling to) à des actions spécifiques. Mais la direction de l'instinct de maîtrise est précise car il diffère du sadisme ou de tout autre instinct sexuel ou sexualisé. Son but est de contrôler ou de modifier une partie de l'environnement, une situation étrangère au moi (égo-alien situation) par l'utilisation habile des techniques perceptives, intellectuelles ou motrices. Le plaisir de travailler est donc compris comme une expression de la pulsion d'emprise".

Cet instinct différent au départ du principe de plaisir est, secondairement, mis à la disposition de ce dernier. I.HENDRICK distingue sa "pulsion d'emprise" de la "volonté de puissance" (will to power) d'A.ADLER. Il classe l'instinct de maîtrise comme instinct du moi au même titre que l'auto-conservation ou le besoin de se nourrir. Il différencie pulsion d'emprise et sadisme, l'emploi de ce dernier terme étant réservé pour qualifier une agression dirigée vers un objet sexuel.

Second point de discussion : FREUD laisse entière la question de savoir quels types de liens entretiennent entre eux emprise et sadisme. Deux positions sont envisageables : soit le sadisme procède de l'emprise par sexualisation secondaire, soit l'emprise est issue du sadisme originaire (la pulsion de mort). La seconde position est prévalente à partir de 1920. I.HENDRICK laisse de côté la question de l'identification clairement associée par FREUD à la pulsion d'emprise dans "Le moi et le ça" (1923). La "désexualisation" de l'emprise, comme effet de l'identification, est

au service des intérêts "narcissiques" du moi qui ne se confondent pas avec la "neutralité" du fonctionnement moiïque.

Les travaux de I.HENDRICK dessinent enfin la perspective d'un mouvement expansionniste du moi. Cette idée, présente chez FERENCZI dès 1909, est développée par un des pionniers du mouvement analytique : P.FEDERN.

Les articles de I.HENDRICK recourent les préoccupations de l'école américaine. Cet auteur est, à notre connaissance, le premier à tenter de donner un statut à la pulsion d'emprise.

Il range la pulsion d'emprise (l'instinct d'emprise) dans le cadre des pulsions d'auto-conservation. Le but en est l'appropriation de l'environnement au moi et l'appropriation de cet environnement par le moi. I.HENDRICK reprend, sans le nommer, l'idée d'appareil d'emprise avancée par FREUD en 1905 lorsqu'il détaille les précurseurs des fonctions exécutantes du moi. I.HENDRICK, comme I.HERMANN (1943), connecte emprise et activité de pensée. Il considère que la pensée constitue un moyen d'appropriation.

L'hypothèse d'une activité appropriative du moi organise implicitement les travaux d'un "pionnier" de la psychanalyse.

P.FEDERN n'aborde pas directement, à notre connaissance, la problématique de l'emprise. Ses travaux présentent pourtant un certain intérêt car indépendamment des recherches de I.HENDRICK, P.FEDERN interroge les **frontières du moi**. Le sentiment d'appartenance ou de non-appartenance que peut éprouver le moi à l'égard des objets suppose l'activité incessante d'un noyau du moi qui diffuse à la périphérie une certaine quantité d'investissements. Les objets peuvent être inclus dans le moi ou conservés à la périphérie. Nous verrons, dans la deuxième partie de ce travail, qu'en développant l'hypothèse d'une fonction encadrante de l'emprise nous sommes assez proches du concept

de frontière du moi.

Les frontières du moi sont en perpétuel changement. Elles varient non seulement d'un individu à l'autre mais chez un même individu. Elles fluctuent selon les moments de la journée, de la nuit et les phases de la vie.

Nous verrons plus loin que FREUD introduit une topique de la profondeur en 1920 dans "Au-delà du principe de plaisir". Cette topique suppose la migration, de la périphérie vers le centre, des éléments constitutifs du noyau du moi. Il corrige toutefois cette expression "noyau du moi" en 1923 dans "Le moi et le ça". Remarquons également que la conception de P.FEDERN est étayée sur le modèle du "bloc notes magique" (1925).

Le sentiment du moi est présent depuis le début de l'existence. C'est un sentiment primaire constant et variable qui donne au moi une représentation topographique. Ce sentiment constitue le noyau du moi. Le sentiment des frontières du moi en constitue l'organe périphérique. A la différence du noyau constant, ce sentiment est celui d'une fluctuation constante des frontières.

L'investissement libidinal des frontières du moi est variable et peut entraîner l'apparition de sentiment d'étrangeté ou d'extase.

Quand la frontière extérieure du moi perd son investissement, les objets extérieurs sont nettement perçus par le sujet. Ils sont toutefois ressentis comme étranges et irréels.

La perspective dessinée par P.FEDERN recoupe la notion de travail de l'emprise que nous introduirons plus loin. L'extase et l'étrangeté peuvent être envisagées comme des "folies d'emprise" (J.GILLIBERT, 1982) assorties d'un défaut dans le jugement de réalité relatif à l'objet.

A la différence de I.HENDRICK, P.FEDERN

interroge les conditions d'émergence d'un jeu suffisamment souple des frontières du moi.

Quand il y a déficience de l'investissement du moi, un moi développé ne peut pas se maintenir et investir toutes ses frontières internes et externes. Le retour à un état antérieur du moi, qui exige moins de dépenses d'investissement, peut être un moyen de défense. Les frontières du moi sont alors ramenées à celles de cet état.

P.FEDERN ne développe pas toutes les dimensions de son hypothèse relative aux frontières du moi. Mais il faut souligner que cette intuition, étayée sur le travail clinique avec des patients psychotiques -il est en effet parmi les premiers psychanalystes à s'intéresser à l'abord psychanalytique des psychoses- dépasse largement le cadre d'un processus d'appropriation étroitement étayé sur l'érotisme anal. P.FEDERN vise le moi dans son ensemble, comme structure fonctionnelle arrimée à certaines tâches et appliquée à veiller aux conditions optimum de ses réalisations.

P.FEDERN, en ce sens, développe les conséquences de l'article de FREUD (1911) consacré aux "Deux principes du fonctionnement psychique". Il montre que le principe de réalité, résultat d'une transformation nécessaire du principe de plaisir, suppose ses propres lois et modalités d'application. La constitution des frontières du moi interroge très directement en ce sens la notion d'emprise et d'appareil d'emprise.

Dans l'ensemble, en dehors des travaux de I.HENDRICK qui visent directement la notion et des recherches de P.FEDERN qui lui sont indirectement connectés, on ne trouve pratiquement pas de référence sur la question de l'emprise. Si l'on focalise les recherches sur les auteurs français on observe un désintérêt relatif pour cette problématique jusqu'en 1981. B.GRUNBERGER (1959, 1975) introduit le terme d'emprise à la fin des années cinquante mais il faut attendre un numéro de la Nouvelle Revue de

Psychanalyse (le numéro 24) en 1981 pour que la notion fasse l'objet d'une véritable investigation.

Comment rendre compte d'un tel écart ? A regarder les choses de près il semble que le concept d'emprise, entre les années soixante et les années quatre-vingts, n'est pas absent des préoccupations des chercheurs. Mais il est rarement traité en tant que tel. L'emprise qualifie des situations, est utilisée comme modalité descriptive mais jamais interrogée en tant que pulsion.

Les psychanalystes ont toutefois implicitement recours aux concepts d'emprise et d'appareil d'emprise. Il est possible de suivre le trajet de la question de l'emprise à travers les travaux relatifs à l'identification et au rôle de la motricité. C'est par cette voie, en effet, que l'emprise émerge ouvertement dans les préoccupations des psychanalystes. Elle accompagne les recherches sur les compétences des nouveau-nés tout en étant occultée par les hypothèses de J.BOWLBY.

Un des premiers travaux de langue française qui, à notre connaissance, voit émerger implicitement la problématique de l'emprise à partir des thèmes croisés de la motricité et de l'identification est du à P.MARTY et M.FAIN.

Les psychanalystes qui se sont intéressés au fonctionnement des groupes ont croisé implicitement ou explicitement la question de l'emprise. Dès 1976, dans "L'appareil psychique groupal" ou ses travaux sur l'idéologie, R.KAES relève le lien d'emprise exercé par le groupe sur chacun de ses membres. Il souligne la complémentarité entre l'allégeance et la notion de complétude.

B) Les recherches psychanalytiques contemporaines

Dans leur rapport de 1955 P.MARTY et M.FAIN traitent de "L'importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet". A partir d'une séance d'analyse envisagée du point de vue de la motricité, ils interrogent les processus qui organisent l'intériorisation d'une motricité fondamentale.

Cette relation motrice comprend le sujet, l'objet extérieur et la relation motrice agie du sujet vers l'objet. Dans ce mouvement d'intériorisation la relation précédente à trois pôles devient un objet intérieur. Cet objet intérieur se compose du sujet lui-même, de l'objet extérieur, de la relation motrice agie du sujet et, les auteurs insistent sur ce point fondamental, de la relation motrice agie de l'objet sur le sujet.

Ce processus recouvre en partie notre conception du travail de l'emprise. Le point capital est la saisie réciproque du sujet et de l'objet, saisie qui constitue une relation motrice agie. Cette position envisage implicitement le mouvement d'appareillage psychique que nous développerons plus loin à partir de l'article de FREUD (1923) "Le moi et le ça".

Au cours du stade oral le sujet occupe une double position à la fois active et passive. L'activité motrice se développe vers l'objet afin de mieux l'atteindre et de l'absorber. Inversement, un certain nombre de satisfactions sensorielles sont prodiguées par l'objet. Elles permettent d'édifier le premier processus défensif que constitue la satisfaction hallucinatoire.

P.MARTY et M.FAIN ne font aucune référence à l'appareil d'emprise ou à la pulsion

d'emprise. Mais leur travail les désigne indirectement. Ils prennent appui sur la fonction de l'oeil pour illustrer les processus d'incorporation et d'intériorisation de l'objet au cours du stade oral.

Les yeux ont un rôle de guide de l'action. Ils la concentrent sur l'objet. L'incorporation visuelle de l'objet en mouvement et la perception permettent l'établissement entre le sujet et l'objet d'une distance donnée. Cette distance est constituée par l'abandon de la relation motrice directement inspirée par la pulsion.

Le processus se déroule en plusieurs temps, ou plus précisément, dessine plusieurs boucles. Dans un premier temps s'effectue un double mouvement d'incorporation et d'intériorisation qui place non seulement l'objet "à l'intérieur" mais la double relation motrice du sujet envers l'objet et de l'objet envers le sujet. La double polarité voir/être vu-voir soi-même, par le biais de l'identification motrice, permet au sujet de juger de la conformité de son objet intériorisé avec l'objet externe. Ce double mouvement, de mise au dedans d'abord, puis de retour vers l'objet externe ensuite, fonde deux temps du travail d'emprise. Le second temps, dont les prémices sont sensibles dès le stade sadique-oral, constitue l'apport essentiel du stade anal.

Les capacités de fantasmatisation s'épanouissent alors avec l'acquisition de la possibilité de rétention. Nous verrons plus loin que la faillite du processus d'intériorisation qui, opérant une réflexivité de la pulsion d'emprise lui fournit l'occasion d'une première migration vers l'intérieur, implique une reprise régressive en direction de la saisie réelle de l'objet.

L'organisation anale de la pulsion, dans son double mouvement d'expulsion et de rétention, permet au sujet d'acquérir la maîtrise de ses réactions motrice qui s'étend

"en un sentiment de maîtrise des réactions motrices de l'objet".

C'est en ce point que s'organise précisément la dynamique maître-esclave repérée par B.GRUNBERGER. La pulsion d'emprise est manifeste, voire bruyante, dans cette modalité du destin anal de la pulsion.

Ce processus, étayé sur l'expulsion et la rétention, favorise les modalités de l'auto-représentation. La relation d'objet motrice, vis à vis de l'objet, est prise comme objet, qui devient objet fantasmatique dans lequel le sujet s'examine lui-même en relation avec ses objets. L'activité fantasmatique dans son ensemble se dégage ainsi progressivement d'une relation d'objet sensorio-motrice primitive.

L'intérêt de ce rapport, comme un peu plus tard celui de P.LUQUET (1962) centré sur l'identification, est de mettre en évidence un aspect du travail de l'emprise. Cette dernière est souvent connectée à l'analité en raison de la "poussée à l'emprise" (FREUD, 1915) contemporaine de l'acquisition de la motricité. Mais le rôle de l'emprise déborde en deçà du stade anal et intervient au niveau oral à travers ce que FREUD (1905) désigne comme "cannibalisme".

Le rapport de P.MARTY et M.FAIN peut servir de toile de fond au développement de la problématique de l'emprise. L'appareil d'emprise est présent à travers l'étude fouillée qu'ils proposent du développement d'une première relation motrice progressivement intériorisée et appropriée par le moi. La saisie réelle et psychique de l'objet jouent un rôle fondamental dans l'organisation de la "relation d'objet".

En ce sens l'émergence de la pulsion d'emprise dans les travaux psychanalytiques accompagne une préoccupation de plus en plus tournée en direction d'organisations psychopathologiques qui réfèrent aux relations précoces de l'enfant avec son environnement.

Plus on interroge des modalités de fonctionnement psychique éloignées de la configuration oedipienne classique, plus on rencontre la question de l'emprise.

Par la suite le terme "pulsion d'emprise" apparaît pour la première fois en tant que tel dans la littérature psychanalytique de langue française, sous la plume de B.GRUNBERGER (1959, 1975) dans un article consacré à la relation d'objet anale.

L'oralité est contemporaine de l'introjection des constituants du milieu investi. Ces constituants deviennent des parties intégrantes du sujet. L'analité favorise au contraire le face à face avec l'objet. L'individu acquiert son unité et son autonomie, par rapport à l'objet et en s'opposant à lui.

Cette différence entre la relation objectale anale et la relation objectale orale suppose une distance et une suprématie du sujet dans le premier cas. Le plaisir anal est autonome et, en l'exerçant, l'enfant met un terme à son état de dépendance. B.GRUNBERGER définit un couple analité-autonomie dont le destin peut trouver à s'exprimer dans la relation de type maître-esclave. **La pulsion d'emprise est alors définie comme le moyen qui permet d'accéder à cette domination absolue.**

B.GRUNBERGER connecte directement emprise et analité. Elle est de plus un moyen pour accéder à la satisfaction pulsionnelle. Cette conception est développée par P.DENIS (1991, 1992). Nous la désignons comme "fonction encadrante de l'emprise".

D'une part l'emprise est assimilée à un moyen qui étaye l'accession à la toute puissance anale, au couple maître-esclave. D'autre part elle qualifie la pulsion, en tant que poussée dont le but est la satisfaction.

L'analité joue un rôle fondamental dans le développement du sens de la réalité (P.MARTY et M.FAIN, 1955). De ce point de vue l'emprise est

associée au "bon critère objectif" désigné par FREUD (1915) pour distinguer le dedans et le dehors. Mais au-delà de ce destin se profile une autre perspective qui met en jeu, à travers la curiosité, toute la dimension de l'apprentissage et, en dernière instance, du savoir.

Les premières réflexions consacrées à l'emprise en tant que telle dans la littérature psychanalytique de langue française datent, à notre connaissance, de 1981.

Dans l'important article qu'il consacre à la "relation d'emprise", R.DOREY (1981) réalise une recension complète du concept d'emprise. Il souligne l'ambiguïté du terme dans l'oeuvre de FREUD et appuie essentiellement sa démarche sur le processus relationnel. Trois dimensions étayées sur l'étymologie sont fondamentales.

-La dimension de **capture** ou de saisie qui implique, dans le cadre de la relation d'emprise, une "action d'appropriation par dépossession de l'autre".

-La dimension de la **domination** renvoie à l'idée d'un pouvoir tyrannique qui s'exerce par contrôle et manipulation en vue de maintenir l'autre en état de soumission et de dépendance.

-La troisième dimension est celle de l'**empreinte** qui désigne la propre figure du sujet sur l'autre.

L'emprise vise la neutralisation du désir d'autrui, la réduction de toute altérité et de toute différence. Il s'agit de ramener l'autre à la fonction et au statut d'objet entièrement assimilable.

R.DOREY développe la problématique de la relation d'emprise dans deux champs cliniques connexes : le champ des perversions et le champ des névroses de contrainte.

La relation d'emprise perverse relève d'une captation par l'image. Elle est "spéculaire, duelle, non médiatisée". L'être

désirant n'est pas aboli mais il n'a d'existence qu'en se maintenant dans la position de double qui lui est assigné. Cette relation d'emprise évoque l'état primitif de la psyché caractérisé par l'indistinction du sujet et de son image. Cette situation renvoie au couple mère-enfant et à l'hypothèse d'une séduction effective, précoce et répétitive. Mais en même temps que cette modalité de séduction se développe, s'exprimant essentiellement par le regard, l'ambivalence de la mère est manifeste. Le sujet est passif devant les comportements de rejet et d'abandon qui surgissent de façon imprévisible.

R.DOREY développe en ce point un certain nombre de considérations sur l'histoire de la psychanalyse concernant le passage de l'hypnose, relation d'emprise aliénante, au dispositif divan-fauteuil et à l'association libre. Nous reviendrons sur cette question dans la troisième partie de notre travail.

Le second champ exploré est celui de la tyrannie de l'obsessionnel. A la différence du séducteur qui organise une captation imaginaire, l'obsessionnel exerce son emprise "dans le registre du pouvoir et dans l'ordre du désir". Il exerce cette influence autant de façon active que passive. Le but est d'immobiliser le cours des événements et de figer ce qui est vivant. Cette relation d'emprise se présente comme une entreprise de destruction. Le vecteur principal en est la pulsion de mort.

L'emprise de l'obsessionnel est emprise mortelle, "emprise de et par la mort" mais dont on peut interroger la finalité fusionnelle. Car, de la même façon que l'emprise perverse actualise une expérience ancienne, liée à la relation mère-enfant, l'emprise obsessionnelle relève d'un refusement premier. Refus par la mère, de tout désir érotique chez elle et, par conséquent, chez l'enfant.

Quelle que soit sa "couleur", l'emprise relève d'une problématique de manque : manque d'objet et, en dernière instance, expérience originaire de détresse. On ne peut que souligner

la proximité entre ce que R.DOREY désigne comme relation d'emprise et l'objet fétiche. Nous développerons cet aspect plus loin en connexion avec les travaux d'E.KESTEMBERG (1978) sur la "relation fétichique à l'objet".

R.DOREY différencie emprise et maîtrise. La première est fondée sur le déni de la réalité spécifique qu'est le manque d'objet alors que la maîtrise se présente comme fondée sur la reconnaissance et l'acceptation de ce manque. L'auteur présente le couple emprise-maîtrise comme un couple d'opposés. Dans ce couple la maîtrise est adaptative, produit des différenciations, alors que l'emprise sur l'objet est un système clos.

Ce couple d'opposés ne peut pas être ramené à une position d'exclusivité réciproque. La relation d'emprise se présente dans toute relation à l'autre comme part interne et ineffaçable de la relation archaïque à l'objet primordial.

R.DOREY étaye son argumentation sur les difficultés liées à la traduction des termes "Bemächtigungstrieb", qui signifie emprise et "bewältigungstrieb" traduit par "maîtrise". Nous essayerons toutefois de penser ce couple d'opposés à partir de l'emprise, définie alors comme élément "poussant" de la pulsion, et de la boucle entre travail d'emprise et la double butée de l'objet.

La "pulsionnalité" de l'emprise est la question fondamentale. A travers les "relations d'emprise" R.DOREY dessine une perspective historique de l'emprise. Elle réfère à la séparation, à l'altérité et dessine les fondements mêmes de l'être. Cette forme de lien revient-il au sexuel ou est-il pur représentant de la pulsion de mort ?

Pour F.GANTHERET (p. 104, 1981) l'emprise "est une qualité du sexuel, la façon dont le sexuel s'impose et prime toute autre fin". Il voit dans la masturbation, telle que FREUD la désigne en 1905 dans les "Trois essais", une

sorte de prototype de l'emprise, c'est à dire une tentative pour maîtriser la polarité actif-passif. Une main féminine active entoure le pénis passif. La masturbation met en jeu une sorte de couple (p. 115) "celui-celle qui tient et celui-celle qui est tenu" qui renvoie au rêve d'une absolue maîtrise.

La pulsion d'emprise assure une fonction essentielle : le maintien de l'objet, sa mise à disposition pour la satisfaction du sujet.

F.GANTHERET interroge longuement la connexion emprise et analité.

FREUD avance d'une part l'existence d'une tendance active qui maîtrise l'objet à l'extérieur et dont le but est fonctionnel. Il existe d'autre part une zone érogène, la muqueuse anale, qui trouve son plaisir d'organe sous une forme passive avec le contenu fécal. L'objet intérieur et l'objet extérieur ne coïncident pas. Ces deux tendances ne se situent pas sur le même registre. Le premier est fonctionnel et le second est voluptueux. Pourquoi, dès lors, les classer dans une même organisation prégénitale ?

F.GANTHERET rappelle la position de K.ABRAHAM (1924, Trad. Franç 1966) qui distingue deux sous stades, l'un dominé par le plaisir d'exonération-destruction et l'autre dont le but est la rétention. Comment passe-t-on alors de la seule volupté passive d'excitation de la muqueuse intestinale à une activité qui cherche à maintenir cette volupté ? Comment passe-t-on de la contention érogène d'un objet intérieur à la rétention et à la maîtrise de l'objet extérieur ?

La pulsion d'emprise intervient en ce quelle désigne d'emblée l'objet extérieur (p. 109) :

"Elle fournit à la volupté de retenir le soutien fonctionnel de la nécessité d'immobiliser l'objet du besoin vital (ce sont les "services auxiliaires")".

L'emprise constitue le mouvement qui permet de transporter sur les objets du monde extérieur la volonté interne de la rétention.

En même temps l'objet n'apparaît que dans la haine dans la mesure où il se refuse à la satisfaction (FREUD, 1915). En d'autres termes la pulsion d'emprise entraîne la sensation de volupté interne vers l'objet marqué par la haine.

F.GANTHERET propose alors le schéma suivant.

- Les premières composantes actives, la pulsion d'emprise, indiquent l'objet extérieur.

- Les secondes composantes passives au début, tant qu'elles s'étaient sur les fonctions auto-conservatrices, abandonnent l'objet initial en se tournant vers l'extérieur, en s'alliant aux premières.

- La pulsion sexuelle proprement dite est l'alliage de ces deux composantes et la pulsion d'emprise est l'instrument de cet alliage marqué par un passage à l'actif.

La pulsion d'emprise doit-elle être rangée comme pulsion sexuelle ou comme pulsion d'auto-conservation ? Le sexuel se dérobe toujours dans la mesure où la pousée sexuelle persiste (p. 115) :

"Lier, maîtriser l'énergie pulsionnelle sexuelle et maîtriser l'objet participent d'une même tâche : imposer les solutions de l'auto-conservation à la turbulence du sexuel (...) C'est cette tâche de maîtriser l'objet pour arrêter la source qui est dévolue à la pulsion d'emprise. La main est métaphore du moi, et le rêve du moi est d'être un poing immobile arrêté sur l'objet".

"Maîtriser l'objet pour arrêter la source", c'est dire que l'emprise "travaille" pour la satisfaction, pour l'apaisement des

tensions. Mais pourquoi "maîtriser", pourquoi un objet nécessairement tenu ? L'emprise tiendrait lieu, dans cette perspective, de "pont" entre le dedans et le dehors.

J.GILLIBERT avance la proposition suivante (p. 1216, 1982) :

"La pulsion d'emprise "pulsionne" autant la pulsion sexuelle de la sphère orale que la pulsion du moi, alimentaire".

Pour lui la pulsion d'emprise n'est ni sexuelle, ni d'auto-conservation, ni séparée du registre du désir ni séparée du registre du besoin mais existe comme permanence du "dia", une unité plus grande que celle de l'union et que celle de la division.

La pulsion d'emprise est "pulsion de puissance possessive", pulsion de l'aller opposée à la pulsion de mort ou pulsion du retour. Cette "pulsion de l'aller", qui dessine la perspective d'un "agir" de la pulsion est connectée à une séparation et à une blessure initiales (p. 1217) :

"Parce que la référence au monde n'est qu'une brisure, tout un chacun veut combler la brèche, perdre la référence de la blessure pour s'assurer d'une omnipotence projetante qui fait de l'existence narcissique une folie d'emprise".

L'emprise pulsionnelle veut réparer la carence de l'objet maternel primaire par une représentation narcissique du moi. Tout pour le moi et rien pour "l'autre".

C'est dans le chapitre consacré à l'hypothèse d'un instinct violent fondamental que J.BERGERET (1984) développe précisément la problématique de la pulsion d'emprise. Il aborde ce concept après avoir noté que dès 1897, dans le Manuscrit N, FREUD évoque une cruauté instinctuelle primitive présente chez le petit enfant.

J. BERGERET rappelle que la pulsion d'emprise est non sexuelle. Il préfère le qualificatif d'**instinct** 'qui vise la domination de l'objet par la force.

La finalité du but instinctuel est spécifiée par sa fixité et sa simplicité. FREUD insiste par ailleurs sur les variations du but pulsionnel et des sources d'excitation.

Une seconde différence apparaît à partir du rôle joué par l'objet.

L'objet instinctuel est moins spécifique que l'objet pulsionnel. L'objet de l'instinct violent primitif demeure en particulier assez indifférencié alors que l'objet de la pulsion libidinale correspond à une représentation déterminée par sa signification conflictuelle.

Dans cette perspective l'objet instinctuel se limite à un statut "objectif" alors que l'objet pulsionnel atteint un statut "objectal".

C'est dans le cadre général des pulsions d'auto-conservation et des pulsions du moi que J. BERGERET classe la pulsion d'emprise. En poussant la réflexion en ce sens, c'est à dire en envisageant l'emprise sous la bannière d'un instinct violent de type animal, on rejoindrait une perspective assez proche des conduites spécifiques d'appropriation. Cette fonction, ou cet instinct, de territoire, commun aux êtres humains et à certains animaux, impose l'emprise de l'individu sur une portion d'espace.

Cet instinct fondamental de vie est appelé à se dissoudre au sein de la vectorisation libidinale.

L'emprise constitue un aspect nécessaire du fonctionnement psychique et son intégration au mouvement libidinal souligne, différemment, le couple d'opposés entre maîtrise et emprise postulé par R. DOREY.

L'emprise est-elle nécessairement un

vecteur violent ? Il semble qu'on puisse discuter, à partir de là, du but et de l'objet de l'emprise. Le but est-il la destruction de l'autre ou son intégration dans la sphère d'influence du moi ? Quel est l'objet ? L'autre, le corps propre ou le corps de l'autre ?

FREUD évoque la pulsion d'emprise dans des contextes différents. Elle relève, sous un certain angle, de l'auto-conservation et apporte, dans l'article de 1913 sur "La disposition à la névrose obsessionnelle" des "services auxiliaires importants".

Il est possible de penser que le savoir, ou la pulsion de savoir, comme FREUD la nomme, relève d'une intégration de l'emprise au mouvement libidinal. Mais FREUD la classe aussi, dans "L'introduction à la psychanalyse" en 1916-1917, comme une pulsion sexuelle partielle. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

Cette perspective est traitée en 1984 par B.GIBELLO.

Pour lui la pulsion d'emprise possède d'emblée un objet et s'y tient. C'est à partir de la pulsion d'emprise, de la pulsion épistémophilique et de la pulsion scopophilique que le moi est amené à tirer du plaisir de l'intelligence de son environnement. Ces différentes pulsions ont un objet commun : l'objet épistémique.

Pulsion d'emprise, pulsion de savoir et pulsion de voir constituent trois avatars de la pulsion de mort qui peuvent s'unir à la pulsion de vie pour apporter un plaisir sexuel mais qui peuvent également entrer en jeu indépendamment des pulsions de vie.

La pulsion de mort alimente tous les processus élémentaires par lesquels le Moi infantile acquiert la maîtrise sensori-motrice de son corps et de son utilisation. La pulsion d'emprise investit alors l'aspect moteur de cette maîtrise tandis que les pulsions de voir et de savoir investissent l'aspect sensoriel.

La pulsion de mort donne en somme l'énergie nécessaire à la constitution du cadre invariant à l'intérieur duquel, en un second temps, la pulsion sexuelle pourra investir les contenants et les représentations ainsi établis (1984, p. 180) :

"Le processus d'identification primaire, le processus d'incorporation orale du sein, paraît être un cas particulier d'un processus plus général d'incorporation par les divers schèmes moteurs dont dispose l'enfant pour assimiler les objets qui attirent son attention. La pulsion d'emprise serait à l'origine de ces processus d'incorporation, avec un surinvestissement libidinal pour l'objet oral, mais capable d'apporter des satisfactions épistémiques en dehors de la libido".

B.GIBELLO fait l'hypothèse d'un mouvement destructeur à l'égard de l'objet inconnu. La pulsion d'emprise est ensuite à l'oeuvre dans les répétitions des réactions circulaires jusqu'à ce que le sentiment pénible soit remplacé par la compréhension de l'objet épistémique dans les répétitions organisées par l'emprise. A ce moment, l'emprise étant établie, la pulsion de vie peut investir l'objet et permettre au Moi d'en tirer du plaisir libidinal.

L'objet épistémique est un précurseur de l'objet libidinal, investi par la pulsion de mort et contrôlé très précocément par le moi qui en tire des satisfactions de contrôle et d'emprise.

Les travaux de B.GIBELLO sont intéressants dans la mesure où ils mettent en oeuvre l'hypothèse implicite d'une emprise transformatrice. Mais l'emprise est strictement assujettie à la pulsion de mort et nous comprenons mal comment la mort peut fournir l'énergie du savoir.

Nous verrons plus loin que la position de FREUD à l'égard de la pulsion de savoir est

complexe. Il la définit à fois comme une pulsion partielle et comme une sublimation ce qui pose la question d'une pulsion qui serait le résultat d'une sublimation.

Les positions de J.BERGERET et de B.GIBELLO sont relativement opposables l'une à l'autre. Le premier vectorise l'emprise dans le cadre d'un **instinct de vie fondamental** et le second, suivant en cela les dernières formulations freudiennes, la range du côté de la pulsion de mort. Mais dans les deux conceptions l'élément fondamental réside dans le processus de transformation qui réalise l'intrication de l'emprise avec la libido ou la pulsion de vie. Ces deux conceptions interrogent donc implicitement l'idée d'un travail de l'emprise et les conditions de sa transformation.

Dans son livre de 1988, G.MENDEL reprend cette problématique dans la ligne générale de ses travaux précédents. Il développe l'idée que l'enfant doit passer d'une première organisation psychique placée sous le signe du fantasme à une seconde organisation centrée sur l'acte. Ce passage est articulé sur ce qu'il nomme "**l'actepouvoir**".

Il reprend le jeu de la bobine décrit par FREUD (1920) et l'analyse en insistant sur le fait que, par la mise en oeuvre de la pulsion d'emprise, l'enfant se rend maître de la situation en prenant fantasmatiquement à la mère le pouvoir qu'elle a de disparaître puis de réapparaître. Ce fait constitue une "captation" essentielle à cette époque du développement de l'enfant : la mère, d'abord vécue comme une partie de lui, fusionnée, non séparable, devient indépendante.

Cet apprentissage de la séparation mettant en jeu l'analité, est vectorisé par la pulsion d'emprise qui en favorise ainsi l'élaboration fantasmatique.

G.MENDEL précise que la pulsion d'emprise n'intéresse que le versant fantasmatique du développement psychologique de l'enfant. Une

partie du plaisir tiré de cette situation vient investir l'apprentissage de l'action centrée, non plus sur la réalité intérieure, mais sur la réalité extérieure.

D'un côté, le jeu de la bobine, pulsion d'emprise comprise, oeuvre dans le sens de la captation imaginaire de la toute-puissance maternelle, mais d'un autre côté, il constitue une activité véritable, tournée vers l'extérieur. L'enfant dispose alors d'un pouvoir sur son acte et par cet acte.

Il ne s'agit plus alors, pour G.MENDEL, de la mise en oeuvre de la pulsion d'emprise mais de ce qu'il nomme l'actepouvoir. Il pense qu'une dimension psychologique échappe, de droit et de fait chez l'être humain, à la psychanalyse. La dimension psychosociale, opposée à la dimension psycho-familiale, seul domaine reconnu de la psychanalyse, concerne la socialisation de l'enfant, le rapport avec les pairs et les jeux collectifs. Elle intéresse le rapport que le sujet établit avec le monde extérieur à partir de la mise en oeuvre du pouvoir individuel de ses actes.

On peut interroger la nécessité de la différenciation imposée entre pulsion d'emprise du côté fantasmatique et actepouvoir du côté objectif. Le jeu de la bobine montre justement que "faire" et "fantasmer" sont dans un rapport d'indécidabilité, l'un étant la nécessaire condition de l'autre. De même nous essayerons de montrer que le dispositif psychanalytique est à la fois indécidablement un réel concret et un enjeu fantasmatique.

Le jeu de la bobine montre moins le partage tangible entre fantasme et réalité que leur co-construction ou leur co-étayage simultanés. L'enfant ne peut bâtir la représentation de l'absence que sur une présentation agie de l'absence subie. Mais cette dernière ne peut préalablement faire l'objet d'un traitement que sur fond de continuité c'est-à-dire de certitude du retour maternel. C'est parce que la mère est fantasmatiquement

présente que la réalité de son absence peut être "réellement" jouée.

Les positions de G.MENDEL sont intéressantes dans la mesure où elles désignent ce que nous appellerons une emprise de vie. L'emprise, intégrée par l'auteur dans sa perspective propre, s'extrait de la pure fonctionnalité mortifère. Elle est mise en travail psychique dans son incessant commerce avec l'objet.

La captation du pouvoir de la mère, déniait toute séparation, peut ouvrir sur la relation d'emprise (R.DOREY, 1981) ou la "folie d'emprise" (J.GILLIBERT, 1982), négation passionnelle de tout "autre".

Pour E.TOUBIANA (p. 31, 1988) :

"La relation d'emprise signe une spécificité de relation objectale où le sujet est dans l'impossibilité de mener à bien un investissement sans risquer de vivre les affres de la perte et de la différenciation. La relation d'emprise n'est qu'une modalité de relation d'objet qui tend à exclure l'adventon d'un moment de séparation et la rencontre de l'altérité".

Dans cette relation le sujet met en place une illusion qui capte sa prise. E.TOUBIANA, à la suite de R.DOREY, fait des soins maternels et de la séduction qu'ils véhiculent le prototype de la relation d'emprise. Cette première unité fusionnelle doit être abandonnée de part et d'autre pour laisser place à l'altérité. C'est lorsque ce travail de la séparation rencontre certaines entraves que le deuil s'avère impossible. Le seul recours est, pour le sujet, le désir d'un pouvoir absolu. L'empereur reduplique les relations d'emprise et change fréquemment d'objet : on ne se sépare pas d'objets qui sont tous équivalents. Il n'y a pas d'attente, pas de prise en considération du passé : celles-ci seraient signes avant coureurs du processus de deuil soigneusement évité jusque là.

En reprenant la figure emblématique de César, telle qu'elle est évoquée par SHAKESPEARE, E.TOUBIANA montre que c'est précisément au moment où l'empereur rencontre la butée d'une limite qu'il se laisse assassiner. Crise épileptique d'abord puis négligence absolue vis-à-vis de la conspiration dont il est informé mais qu'il refuse de prendre en compte afin qu'elle aille jusqu'à son terme. En dernière instance, César, confronté à la limite de son désir, organise l'emprise suprême : il ordonne sa propre mort.

Comment comprendre cette folie d'emprise impériale ? A quel type d'expérience précoce fait-elle écho ? Ces questions orientent dans les directions ouvertes par R.DOREY en 1981 et J.BERGERET en 1984 autour de la violence fondamentale. L'emprise "renvoie" à l'originnaire, à la double naissance du sujet et de "l'autre".

Est-il possible, dans ces conditions, d'imaginer une "histoire" de l'emprise et de l'aborder dans les termes d'une fonction de vie en dehors des grands dualismes entre pulsions d'auto-conservation et pulsion sexuelle ou pulsion de vie et pulsion de mort ?

Les travaux récents de R.ROUSSILLON (1988, a) explorent cette dimension de l'emprise. "L'enfant a besoin d'un principe lui permettant de discriminer effectivement réalié intérieure et réalité extérieure, d'un principe interne, intégré, de discrimination, d'un principe sur lequel l'épreuve de réalité aussi bien interne qu'externe puisse s'étayer".

Le médium malléable, avec ses différents qualités propres -indestructibilité, extrême sensibilité, indéfinie transformation, disponibilité inconditionnelle et animation propre- constitue "l'objet transitionnel du processus de représentation". Pour que l'enfant puisse s'approprier l'activité représentative il faut qu'elle se donne des représentants concrets perceptibles d'elle-même.

Le médium malléable est un objet qui devient, dans l'animisme infantile, le représentant-chose ou le représentant-objet de la représentation, de la fonction représentative.

L'enfant a besoin d'adapter l'environnement à ses besoins psychiques. L'expérience pulsionnelle effractive ne peut commencer à être "bonne à représenter" qu'à partir du moment où le sujet a pu assurer son emprise sur elle.

Le médium malléable constitue l'objet de la pulsion d'emprise. C'est un objet qui signifie la fonction représentative. R.ROUSSILLON met l'accent sur la nécessité d'un transit externe, condition de l'appropriation représentative. Il est possible, dès lors, d'interroger les conditions dans lesquelles ce transit externe est déployé, et les réponses qu'il doit nécessairement recevoir en provenance de l'environnement. L'emprise cesse ainsi de constituer un "comportement" et s'intègre à l'histoire même du sujet.

Une approche complémentaire, en appui sur les travaux de R.DOREY et P.C.RACAMIER, vise le même type de problématique. A.EIGUER (1989) aborde la question de l'emprise dans la perspective des perversions narcissiques dégagée par P.C.RACAMIER (1980, 1987).

Il distingue deux modalités d'emprise : l'emprise normale ou "fonctionnelle" et l'emprise compulsive ou "régressive". L'emprise fonctionnelle joue un rôle dans toute relation d'objet normale. Elle accompagne la quête pulsionnelle de l'objet en vue de la satisfaction libidinale.

A.EIGUER rattache l'emprise fonctionnelle au désir épistémophilique, en lien avec la curiosité sexuelle infantile et la sublimation.

A la différence de l'emprise

fonctionnelle, l'emprise régressive s'attaque aux sources pulsionnelles de l'autre. Si l'emprise fonctionnelle "respecte" l'autre dans la mesure où il offre une satisfaction au sujet, l'emprise régressive bouscule l'objet, l'appelle à renoncer au tiers. A.EIGUER rejoint les travaux de R.DOREY (1981) sur la relation d'emprise. La captation imaginaire du sujet par sa propre image, victime de l'emprise qu'exerce son propre reflet sur lui-même, caractérise l'emprise régressive.

A.EIGUER développe ces aspects dans un article de 1990. Il part de la figure de la mère insuffisamment bonne parce que "trop bonne, trop anticipatrice, devançant toujours et tout le temps les désirs de l'enfant". Il propose d'ajouter aux trois conditions définies par D.W. WINNICOTT (1971) un quatrième point. A l'étayage psychique et biologique, au maniement suffisamment ferme du corps et à la présentation de l'objet, il propose d'ajouter la nécessité de l'emprise maternelle qu'il appelle la "prise-emprise" (1990) :

"C'est la nécessité que la mère assure une certaine possessivité, la détermination de "prendre" l'enfant afin d'instaurer avec lui un lien d'identification primaire nécessaire pour son propre fonctionnement, d'où va émerger, différenciée, face à une séduction maternelle nuancée, la propre pulsion de l'enfant. La possessivité de cette mère est nécessaire pour que l'enfant s'inscrive dans un lien familial, une lignée, en résonance avec le désir maternel de l'inscrire dans une lignée à la fois transgénérationnelle et "filiale".

Dernier volet de la littérature psychanalytique de ces dix dernières années sur la question de l'emprise, le travail collectif publié sous la direction de J.NADAL.

Ce dernier aborde l'emprise sous l'angle historique. Le "lien d'emprise" (J.NADAL) qui unit l'hypnotiseur et le patient est présent dans la situation psychanalytique sous la forme du transfert. Mais J.NADAL connecte emprise et

cruauté et en fait un "principe" social (1990, p. 22) :

"L'emprise n'est plus cantonnée à la clinique, mais à la "saisie" des faits de société et permet de faire la liaison entre l'espace psychique individuel et la scène sociale. La relation d'emprise apparaît comme le prototype fondateur des faits sociaux".

La position de J.NADAL a le mérite de situer l'emprise dans une perspective historique. Mais la difficulté tient au mode d'approche qui unit emprise, pouvoir et violence. La place de l'emprise dans la théorie analytique et la **raison même de la difficulté à la penser ne sont pas abordées.**

R.DADOUN, dans le même ouvrage, suit une ligne parallèle. Il propose de connecter l'emprise à la question de "l'originaire". "Emprise du despote de la horde primitive", l'emprise renvoie aux racines mêmes de l'être. R.DADOUN opère alors une sorte de retournement et passe de l'emprise à la terreur. Il postule un "principe de terreur" (1990, p. 145) :

"La terreur dirait -en ne le disant pas- ce qu'est le rapport premier de l'homme avec le monde, un rapport qui n'en est pas un, puisqu'il n'y a nul échange".

A partir de ce principe de terreur R.DADOUN examine le mythe de la horde primitive, le champ de la dictature et la question du savoir.

Il propose un couple d'opposés "terreur-ennui". La terreur relèverait d'une saisie brute et l'ennui renverrait à une prise totale sous déprise : rien ne tient plus.

H.RAMIREZ, dans le même ouvrage, propose enfin l'hypothèse d'une pulsion originaire de complétude (1990, p. 167) :

"En utilisant l'observation clinique des nourrissons, en observant et écoutant les

processus régressifs de la femme enceinte et du groupe parental, ainsi que l'expérience du travail psychanalytique de groupe, nous avons pu dégager et vérifier l'hypothèse du manque primordial du nouveau-né comme problématique fondamentale au coeur du drame individuel".

H.RAMIREZ relie l'emprise, entendue comme pulsion de complétude, à un sentiment originaire de perte à partir duquel se met en oeuvre la fonction de représentation de tout mouvement pulsionnel.

"L'emprise de la perte", fondatrice de cette pulsion originaire de complétude, ouvre sur la quête d'un corps à jamais perdu.

Ce survol rapide, qui ne rend pas justice à toutes les nuances soulignées par les auteurs, met en évidence une grande disparité de points de vues. L'emprise est tantôt analysée comme mouvement pulsionnel d'auto-conservation, tantôt référée à la pulsion de mort, tantôt entendue comme principe de vie. Cet éventail reflète à peu près les différents énoncés de FREUD sur la question de l'emprise.

L'ensemble dégage toutefois un certain nombre de constantes ou de lignes de forces.

L'emprise est couplée à la question de l'origine du sujet. Elle implique un certain type de lien marqué par la domination. Elle peut également être employée à des fins autres que la pure destructivité.

Elle est intrinsèquement habitée par une tension : entre emprise et maîtrise comme le propose R.DOREY, entre emprise régressive et fonctionnelle dans le ligne de A.EIGUER ou violence fondamentale de vie dans la ligne de J.BERGERET. Elle forme surtout une sorte de vecteur au transit externe nécessaire à l'auto-appropriation de la réalité psychique dans la ligne explorée par R.ROUSSILLON.

On peut donc dessiner un premier point organisateur de la problématique. L'emprise est

"couplée" à la question de l'origine du sujet en tant que tel. Dans cette perspective, elle joue dialectiquement avec l'idée de perte. Que cette perte soit définie comme "principe de terreur" ou comme "pulsion originaire de complétude" c'est chaque fois un déni relatif à l'altérité qui sous-tend l'emprise.

Un deuxième point est relatif aux "destins" de l'emprise. Fonction de mort ou fonction de vie, elle s'intègre au développement psychique de l'individu. Ces conceptions nous amènent à envisager l'hypothèse d'une mise en travail de l'emprise.

Une question subsiste : l'emprise constitue-t-elle une pulsion, dans le cadre défini en 1915, ou un formant de la pulsion ? Cette dernière hypothèse est proposée par P.DENIS dans son rapport au congrès des Psychanalystes de Langue Française des Pays Romans de 1992 (à paraître).

Nous défendrons, en nous situant dans le modèle de 1915, l'idée que l'emprise représente le facteur "poussée" de la pulsion.

Le dernier point, soulevé dès 1981 par R.DOREY, est relatif au statut de l'emprise dans la théorie et la pratique psychanalytique.

Mais, avant d'aborder précisément ces questions, il faut d'abord examiner les positions de FREUD à l'égard de l'emprise.